

La spiritualité sans Dieu selon Comte-Sponville

Analyse et réflexion critique

Par André Fossion sj ¹

André Comte-Sponville est sans doute un des philosophes athées de notre temps qui exprime avec le plus de justesse, de manière argumentée, pertinente et interpellante ce que beaucoup de nos contemporains non-croyants ressentent confusément. André Comte-Sponville est, en effet, une figure typique de l'humanité d'aujourd'hui qui, sans aucune agressivité à l'égard des croyants, s'est libérée calmement de Dieu tout en cultivant le souci de vivre une vie humaine pleinement épanouie. Dieu ne manque pas et on éprouve que la vie sans lui peut être vécue de manière authentiquement joyeuse et sensée. C'est le cas de beaucoup – dans nos familles, dans notre voisinage, dans notre lieu de travail – avec lesquels nous pouvons vivre, par ailleurs, en bonne entente et entière fraternité.

Dans la première partie de cet article, je voudrais présenter cette spiritualité sans Dieu que propose Comte-Sponville. Dans la deuxième partie, j'énoncerai quelques réflexions critiques non point pour pourfendre les perspectives qu'il déploie, mais pour marquer des différences et pour donner aussi toutes ses chances – elles sont grandes – à la spiritualité selon l'Évangile.

I. Analyse

Comment présenter la spiritualité sans Dieu de Comte-Sponville telle qu'elle s'exprime dans son ouvrage *L'esprit de l'athéisme*² ? Cette spiritualité est, à la fois, une raison, une éthique et une mystique. Voyons successivement ces trois dimensions.

1.1. Une exigence de raison sans Dieu

La spiritualité de Comte-Sponville est inséparable, pour lui, de l'exercice de la raison. Être humain requiert, par principe, l'exercice de l'intelligence ; l'humanisation ne va pas sans

¹ André Fossion, sj – Professeur au Centre International Lumen Vitae, il enseigne aussi les sciences religieuses aux Facultés Universitaires de Namur. Il a été directeur du Centre Lumen Vitae de 1992 à 2002 et président de l'Équipe Européenne de Catéchèse de 1998 à 2006. Il est auteur de *Lire les Écritures* (Lumen Vitae, 1980), *La catéchèse dans le champ de la communication*, (Cerf, 1990), *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, (Lumen Vitae, Cerf, Novalis, 1997), *Une nouvelle fois. Vingt chemins pour recommencer à croire*, (Lumen Vitae, l'Atelier, Novalis, 2004).

² André Comte-Sponville, *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2006.

elle. Et s'agissant de la question de Dieu, chacun est appelé à la saisir avec toutes les capacités de sa raison. Comment se pose la question de Dieu à la raison ? Pour Comte-Sponville, il est impossible de prouver l'existence de Dieu pas plus que son inexistence. Il n'y a pas d'argument ou de raisonnement logique qui, de manière définitive, nous contraindrait de croire ou de ne pas croire en Dieu. En ce sens, dit Comte-Sponville, l'athéisme est aussi une foi. « Dieu existe-t-il, nous ne le saurons jamais, du moins, en cette vie. C'est pourquoi la question se pose d'y croire ou non. Et, pour ma part, je n'y crois pas : je suis athée³ ». L'athéisme est donc, pour lui, un engagement de foi qui ne découle pas d'une preuve mais qui, néanmoins, est argumenté. Si nous n'avons pas de preuve de l'existence de Dieu ou de son inexistence, nous pouvons néanmoins trouver des arguments raisonnables, plus ou moins élaborés, qui peuvent nous faire pencher dans un sens ou dans l'autre. « Je n'ai pas de preuves. Personne n'en a, dit Comte-Sponville, mais j'ai un certain nombre de raisons ou d'arguments qui me paraissent plus forts que ceux allant en sens contraire. Disons que je suis athée non-dogmatique ; je ne prétends pas savoir que Dieu existe : je crois qu'il n'existe pas⁴ ».

Toute la deuxième partie de l'ouvrage de l'auteur consistera à déployer un ensemble d'arguments qui ne « prouvent » pas l'inexistence de Dieu mais qui, raisonnablement, accréditent la position athée. L'auteur montre tout d'abord que les soi-disantes preuves de Dieu n'en sont pas et ne peuvent convaincre que les convaincus. Ainsi, par exemple, il démonte la preuve de Dieu qui postule une cause première au monde dans lequel nous vivons. Si quelque chose existe, il faut bien qu'il y ait une cause. Mais, en fait, dit Comte-Sponville, affirmer Dieu, c'est vouloir expliquer le monde par une cause plus incompréhensible et plus inexplicable encore. Il est vrai que l'être est un mystère, mais invoquer un Dieu plus mystérieux encore, n'est-ce pas une fuite en avant dans un imaginaire qui nous éloigne de ce qui nous est donné à vivre ? Ce qui est, est. C'est un mystère, mais on n'a pas besoin d'un Dieu, plus inexplicable encore, pour expliquer ce qui est.

Comte-Sponville démonte ensuite les arguments en faveur de la foi en Dieu en soulignant la faiblesse des expériences. Comte-Sponville s'étonne d'un Dieu qu'on dit caché, qui se cache. Mais pourquoi ce jeu de cache-cache ? Pourquoi se cacher ? Pour se laisser chercher ? Pour nous faire la surprise ? Pour s'amuser ? N'est-ce pas jouer avec notre détresse ? « Si Dieu ne se montre pas – en tout cas pas à moi et pas à tous – c'est peut-être qu'il veut se cacher. C'est peut-être aussi, et l'hypothèse me paraît plus simple, qu'il n'existe pas⁵. »

Comte-Sponville invoque ensuite l'excès de mal pour ne pas croire en Dieu. L'existence du mal et l'affirmation de Dieu vont difficilement ensemble. Le mal est un scandale et il est incompréhensible, mais il l'est davantage encore si l'on affirme l'existence de Dieu. En d'autres termes, le mal est moins scandaleux dans l'hypothèse où Dieu n'existe pas. Comte-Sponville déploie encore un autre argument consistant à dire que l'existence de Dieu correspond trop à notre désir pour être vrai, pour ne pas être le fruit de notre imaginaire. Se sentir aimé d'un amour infini flatte notre ego. Croire en la résurrection, espérer retrouver nos défunts, certes, cela allège notre angoisse, mais n'est-ce pas une construction illusoire de notre propre désir ? « Dieu est trop désirable pour être vrai ; la religion, trop réconfortante pour être crédible⁶ ».

Ainsi Comte-Sponville s'emploie-t-il non pas à prouver que Dieu n'existe pas mais à présenter les raisons qui le poussent, lui et d'autres, à ne pas croire. Cet exercice de la raison

³ *Ibid.*, p. 81.

⁴ *Ibid.*, p. 81.

⁵ *Ibid.*, p. 112.

⁶ *Ibid.*, p. 136.

qui justifie l'athéisme est évidemment essentiel pour être humain, pour vivre une vie raisonnable sans Dieu.

1.2 Une éthique de communion et de fidélité sans Dieu

Comte-Sponville, dans la première partie de son ouvrage, montre précisément que pour être humain, il n'est pas nécessaire d'être croyant. On peut parfaitement se passer de religion mais non de communion et de fidélité. C'est à cette éthique que Comte-Sponville invite ses lecteurs.

Selon l'étymologie du mot, la religion tout à la fois relie (du verbe latin *religare*) et relit (du verbe latin *relegere*), c'est-à-dire donne du sens et interprète. Mais, souligne Comte-Sponville, cette double fonction qu'exerce la religion n'est pas confinée au fait religieux (au sens spécifique du terme), aux croyances religieuses, aux religions organisées. En fait, dit Comte-Sponville, on peut très bien, en humanité, se passer de religions mais non de la double fonction dont elles sont porteuses. Il veut dire par là, tout d'abord, qu'il n'y a pas de société sans lien, sans communion. « Une société peut assurément se passer de dieu(x) et peut-être de religion ; aucune ne peut se passer durablement de communion⁷ ». Et aucune société, également, ne peut se passer de tradition, de culture, de textes fondateurs, de transmission de sens et de valeurs, de reconnaissance à l'égard du passé, bref de fidélité à une histoire. Ces deux fonctions de « relier » et de « relire », qu'ont exercées les religions dans le passé, sont nécessaires à l'humanité ; sans cela, on tomberait dans la barbarie ou le nihilisme. Mais elles ne sont pas intrinsèquement confinées ou limitées à ces religions. La communion et la fidélité peuvent s'exercer sans les religions. « Une société peut très bien se passer de religion au sens occidental et restreint du terme (la croyance en un Dieu personnel et créateur, (...)) mais elle ne peut se passer ni de communion ni de fidélité⁸. »

C'est à partir de ces considérations que, par rapport au christianisme, Comte-Sponville peut se dire athée fidèle, au sens où il se reconnaît dans une certaine histoire, dans une certaine tradition et, en particulier, dans les valeurs judéo-chrétiennes. Il se sent en communion avec la tradition judéo-chrétienne, avec son trésor de valeurs et de réflexion mais sans la foi elle-même. Quand celle-ci s'évanouit, demeure la communion et la fidélité à l'histoire, aux valeurs et aux exigences qu'elle nous lègue : « Que vous ayez ou non une religion, cela ne vous dispense pas de respecter l'autre, sa vie, sa liberté, sa dignité ; cela n'annule par la supériorité de l'amour sur la haine, de la générosité sur l'égoïsme, de la justice sur l'injustice. Que les religions nous aient aidés à le comprendre, cela fait partie de leur apport historique, qui fut grand. Cela ne signifie pas qu'elles y suffisent ou qu'elles en aient le monopole⁹ ».

Pour l'« athée fidèle » que veut être Comte-Sponville, une grande partie des Évangiles continue de valoir : « À la limite, presque tout m'y paraît vrai, sauf le Bon Dieu¹⁰ ». La foi, l'espérance et la charité chrétiennes ont leur postérité mais sans Dieu. La foi devient la fidélité. L'espérance, elle, ne concerne pas un autre monde à venir mais le nôtre ; elle s'incarne dans l'engagement dès maintenant, pour un monde meilleur et sans au-delà. Quant à l'amour, il demeure l'impératif premier. Aimez plus, mais espérez moins, nous dit Comte-Sponville. Car, en vivant dans la lucidité, il ne faut rien espérer en l'au-delà ni de l'au-delà. « À quoi bon rêver d'un paradis ? Le Royaume, c'est ici et maintenant¹¹. »

⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁸ *Ibid.*, p. 40.

⁹ *Ibid.*, p. 56.

¹⁰ *Ibid.*, p. 75.

¹¹ *Ibid.*, p. 70.

1.3. Une mystique d'union avec le Tout, sans Dieu

Au-delà de l'éthique, il y a, chez Comte-Sponville, une mystique de communion avec l'Être qui nous dépasse, qui nous englobe, qui nous contient, qui nous excède, qui est là sans pourquoi. L'auteur raconte une expérience qui fut marquante pour toute sa vie. Il la qualifie de « sentiment océanique » :

Cela dura quelques secondes, écrit-il. J'étais à la fois bouleversé et réconcilié, bouleversé et plus calme que jamais. Détachement. Liberté. Nécessité. L'univers enfin rendu à lui-même. Fini ? Infini ? La question ne se posait pas. Il n'y avait plus de questions. Comment y aurait-il des réponses ? Il n'y avait que l'évidence. Il n'y avait que le silence. Il n'y avait que la vérité, mais sans phrases. Que le monde, mais sans signification, ni but. Que l'immanence, mais sans contraire. Que le réel, mais sans autre. Pas de foi. Pas d'espérance. Pas de promesse. Il n'y avait que le tout, et la beauté de tout et la vérité de tout, et la présence de tout. Cela suffisait. Cela faisait beaucoup plus que suffire ! Acceptation, mais joyeuse. Quiétude, mais tonique (oui, cela faisait comme un inépuisable courage). Repos, mais sans fatigue. La mort ? Ce n'était rien. La vie ? Ce n'était que cette palpitation en moi de l'être. Le salut ? Ce n'était qu'un mot, ou bien c'était cela même. Perfection. Plénitude. Béatitude. Quelle joie ! Quel bonheur ? Quelle intensité¹² !»

Le sentiment océanique est une extase apaisante, bouleversante, délectable d'immersion dans l'Être. Le tout est présent dans un sentiment de paix, de simplicité, de sérénité et d'allégresse. C'est l'épreuve de la Vérité sans mots, de la conscience sans ego, du bonheur sans narcissisme. Plus de question, rien que l'Être. Plus de question; il reste la communion avec le Tout. On ne manque de rien puisqu'on ne désire rien, sinon éprouver le réel qui se donne dans son mystère. Et cette expérience de communion lui semble plus délectable que la foi en Dieu.

Je n'ai rien à reprocher, cela va de soi, à ceux qui croient. Mais ce que j'ai éprouvé, en ces moments-là, c'est tout autre chose qui m'a ôté, alors, jusqu'à la nostalgie de Dieu. Il serait le tout Autre (la transcendance); j'habitais le Tout même (l'immanence). Il serait un Sujet; il n'y avait plus de sujet du tout. Il serait le Verbe; il n'y avait plus que le silence. Il serait un Juge et un Sauveur; il n'y avait plus personne à juger, ni à sauver¹³.

Simplement un consentement à l'Être qui nous dépasse et nous contient. « Nous sommes déjà dans le Royaume : l'éternité, c'est maintenant¹⁴. »

II. Réflexion critique

D'emblée, je me sens d'accord avec certaines affirmations majeures de Comte-Sponville : le réel comme mystère, l'impossibilité de prouver l'existence ou l'inexistence de Dieu, la non-nécessité des religions pour assurer l'humanité, la priorité de l'amour, le respect mutuel sans mépris ni condescendance entre croyants et non-croyants, la défense de la laïcité politique, la lutte contre les obscurantismes et fanatismes de tous bords.

¹² *Ibid.*, p. 168.

¹³ *Ibid.*, p. 203.

¹⁴ *Ibid.*, p. 217.

Mais alors, où sont les lignes de fracture entre l'« athée fidèle » que voudrait être Comte-Sponville et le fidèle chrétien? Je reprendrai ici les trois points évoqués plus haut mais dans l'ordre inverse.

2.1. Une mystique du tout anonyme ou de la relation interpersonnelle?

Le sentiment océanique que met en valeur Comte-Sponville me paraît fort éloigné et même à l'opposé de l'expérience mystique chrétienne. Celle-ci n'a rien d'extraordinaire. Elle n'est pas réservée à des êtres d'exception ou à des moments exceptionnels. Elle ne se consiste pas non plus en un sentiment de plénitude, d'extase ou de communion avec un grand Tout que des psychotropes pourraient, d'ailleurs, provoquer de manière mécanique et artificielle en stimulant le cerveau.

Les saints eux-mêmes se méfiaient des expériences planantes qui feraient éprouver, imaginativement et illusoirement, une supposée expérience de Dieu en dehors de la condition charnelle où Dieu, en fait, se laisse rencontrer. Jamais, dans l'Évangile, on ne voit Jésus initier ses disciples à des extases mystiques, à ce sentiment océanique où le temps, le sujet, la parole s'estompent dans la communion au Tout qui ressemble singulièrement à un grand vide. Bien sûr, il y a une mystique évangélique mais d'un tout autre ordre que le sentiment océanique. Jésus initie ses disciples à la prière, non au silence : « Quand vous priez, dites : Notre Père, qui es aux cieux... » Pour lui, c'est la foi qui sauve : « Ta foi t'a sauvé ». Quant à la rencontre de Dieu, elle trouve son champ dans l'accueil d'autrui.

La mystique chrétienne n'a pas pour fin ni comme modalité le « sentiment océanique » que Comte-Sponville expérimente avec ravissement et interprète comme l'accomplissement de l'humain. La mystique chrétienne est plus ordinaire, plus terre-à-terre, plus incarnée, plus commune aussi, nullement réservée à quelques êtres d'exception. La mystique chrétienne, finalement, c'est de vivre tout ensemble dans la foi-espérance-charité. Ces trois vertus – dites à juste titre théologiques – sont le signe et l'effet de l'habitation de Dieu en nous. La mystique chrétienne n'est pas autre chose que le culte, l'entretien et l'approfondissement de ces trois vertus jusqu'au bout des doigts, dans le concret de l'existence, dans la rencontre de l'autre, dans le sentiment de soi-même et la reconnaissance de Dieu. La foi chrétienne est trinitaire. Dieu y est reconnu comme unité aimante de communication entre trois personnes qui sont à la fois unies, différentes et égales. Ce modèle de communication trinitaire en quoi consiste l'Amour est, tout ensemble, unifiant, différenciant et personnalisant, sans que l'unité ni la différence ne donnent prise à la domination. S'approcher de Dieu, vivre de la vie trinitaire, l'accomplir en nous, ce n'est donc pas se fondre dans un grand Tout et éprouver un sentiment océanique; c'est concrètement savoir faire l'unité entre nous, en valorisant nos différences personnelles dans une égale dignité et, en même temps, reconnaître dans cette vie elle-même le don de Dieu qui fait vivre et pour lequel on lui rend grâce.

2.2. Une éthique de fraternité qui butte sur la mort ou qui donne d'espérer ?

Sur le plan éthique, on ne verra pas beaucoup de différence entre l'éthique prônée par Compe-Sponville et l'éthique chrétienne. D'ailleurs, Comte-Sponville déclare lui-même qu'il se veut, sur ce plan, entièrement fidèle aux valeurs évangéliques. Comme il le dit lui-même, Jésus est en quelque sorte son maître intérieur : « Disons que je me suis forgé une espèce de Christ intérieur, "doux et humble de cœur", en effet, mais purement humain, qui m'accompagne ou me guide. Qu'il se soit pris pour Dieu, voilà ce que je ne puis croire. Sa vie

et son message ne m'en émeuvent que davantage¹⁵ ». Cet hommage rendu au Christ comme maître de sagesse est lui-même émouvant. Et manifestement, il rend témoignage à la prédication de Jésus sur le Royaume de Dieu présent parmi nous. Pour Comte-Sponville comme pour le chrétien, seul l'amour importe : l'amour de l'autre, l'amour de la vérité.

Une différence radicale survient toutefois, malgré cet accord sur l'amour. Il faut aimer autrui, il faut aimer la vérité, dit Comte-Sponville, mais la vérité n'est pas l'amour, la vérité ne nous aime pas. Car, pour lui, il n'y a pas de Dieu qui aime; le réel, le fond de l'être, n'est donc pas une puissance d'amour. « Que la vérité soit sans amour, cela ne condamne pas l'amour à être sans vérité (puisque'il est vrai que nous aimons) ni ne nous empêche d'aimer la vérité¹⁶ ». L'éthique d'amour de Comte-Sponville assume pleinement, à cet égard, la désespérance, mais une désespérance qui peut être vécue, lucidement, dans la joie¹⁷.

De ce point de vue, Comte-Sponville fait une critique radicale de l'espérance évangélique et s'en détache. Pour lui, l'histoire de Jésus s'arrête au Calvaire où il partage notre souffrance, notre solitude et notre désespoir. Au-delà, il n'y a rien à espérer. Pour Comte-Sponville, cette espérance en l'au-delà nous détourne de l'amour, de l'engagement et du bonheur présents ; l'espérance est trompeuse car elle nous convainc que le vrai bonheur est ailleurs, qu'il n'est pas ici, qu'il est à attendre dans un autre monde. Pour lui, « c'est l'amour, non l'espérance, qui fait vivre¹⁸ ».

Mais en est-il bien ainsi ? Ce n'est pas parce que l'on espère au-delà de la mort elle-même que l'on vide le présent dans ce qu'il peut avoir de jouissance, de joie. Espérer n'est pas salir le présent. Si le présent laisse à désirer et à espérer, ce n'est pas que le présent soit frustrant ou décevant. Ce que l'on espère de surcroît n'enlève rien à la richesse du présent. Au contraire même, l'espérance donne toute sa densité au présent en augmentant la joie. On peut jouir et se réjouir complètement – et même davantage – du présent, tout en sachant que le don de Dieu n'est pas achevé, qu'il est en excès par rapport au présent.

La vision de Comte-Sponville se détache radicalement de la perspective chrétienne sur ce point de l'espérance. C'est aussi sur ce point que la vision chrétienne peut être éprouvée comme radicalement précieuse pour l'existence, par les perspectives qu'elle ouvre. Certes, avec Comte-Sponville, on peut admettre que les religions, et la religion chrétienne en l'occurrence, ne sont pas nécessaires pour vivre, personnellement et collectivement, une existence humaine sensée et joyeuse. Mais, comme chrétiennes et chrétiens, si nous pouvons dire que notre foi n'est pas nécessaire pour vivre, si elle n'est même pas nécessaire pour bénéficier du salut en raison même de la grâce de Dieu qui par nature est excessive et se répand sur toute chair, nous pouvons éprouver, en même temps, que la foi est radicalement précieuse pour ce qu'elle donne de vivre et d'espérer. Elle est comme la perle rare dont parle l'Évangile, à laquelle on s'attache indéfectiblement. On peut « vivre sans », mais une fois qu'on l'a découverte, on y tient comme à la prunelle de ses yeux.

3.2. Des raisons de ne pas croire ou de croire ?

Avec Comte-Sponville, on peut reconnaître qu'il n'est pas possible de prouver l'existence de Dieu ou, au contraire, son inexistence. Néanmoins, chacun peut argumenter sur la question de Dieu et trouver des raisons pour se faire une opinion ou même une conviction. Le débat, en tout cas, reste ouvert.

¹⁵ *Ibid.*, p. 76.

¹⁶ *Ibid.*, p. 216.

¹⁷ Voir un autre ouvrage de Comte-Sponville, *Le gai désespoir*, Liège, Éditions Alice, 1999.

¹⁸ *Id.*, *L'esprit de l'athéisme*, p. 217.

Les arguments invoqués par Comte-Sponville en faveur de l'athéisme ne peuvent laisser les chrétiennes et les chrétiens indifférents ni indemnes. Ces arguments, en effet, sont sensés, cohérents, bien argumentés. Prenons, pour exemple, son propos sur la création et le mal. Face au mal, l'auteur met totalement en doute l'existence de Dieu. Pour lui, affirmer Dieu comme cause, c'est rendre le monde plus inexplicable mais aussi plus scandaleux en raison de la présence du mal.

Comme chrétienne ou chrétien, comment entendre cet argument ? Sans doute faut-il déplacer les questions, c'est-à-dire faire bouger la manière de saisir les problèmes. Une perspective théologique renouvelée ne consisterait-elle pas précisément à ne plus mettre Dieu en cause et à parler de la création non point en termes de causalité mais de don, de donation ? Or, une théologie de la création comme don ouvre des perspectives nouvelles pour penser l'existence du mal. Une telle réflexion laisse voir, en effet, que tout don est risqué et qu'il ouvre un espace de liberté, d'incertitude – de hasard, aussi – sans lequel il n'y aurait pas d'histoire. Or, Dieu est essentiellement donateur. Et comme l'indique symboliquement le récit de la Genèse, Dieu, le septième jour de la création, se retire, car tout don implique un « lâcher prise », une perte de pouvoir sans quoi il ne serait qu'un prêt. Théologiquement, on peut donc dire que la création est risquée et pour Dieu et pour nous; elle est vulnérable et le mal peut s'insinuer sans que Dieu, pour autant, puisse être mis en cause. Il n'en demeure pas moins que cette histoire risquée est d'emblée éclairée, selon le récit de la Genèse, par une promesse originelle de salut qui, en dépit de tout, peut nous atteindre dans notre condition mortelle. L'excès de mal, pour Comte-Sponville, est un argument contre Dieu. Mais pour les chrétiennes et les chrétiens, l'excès de bien plus grand encore qui s'est manifesté en Jésus, sur la croix elle-même, où il vainc la violence en n'y répondant pas, rend témoignage au contraire à l'amour de Dieu qui sauve et restaure la vie là où elle a été meurtrie. « La où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rm, 5,20).

Ces brèves considérations indiquent simplement le travail que les chrétiens ont à faire aujourd'hui pour rendre compte raisonnablement, à nouveaux frais, de la foi dans un monde où elle ne va plus de soi. Les arguments de Comte-Sponville contre l'existence de Dieu, assurément, font mouche. Ils ne rendent pas la foi désormais impossible, mais ils redessinent pour la communauté chrétienne sa tâche essentielle de rendre la foi compréhensible, plausible et désirable. Le pire, de notre part, ce serait, faute de rencontre et de dialogue avec la pensée athée, de sombrer dans la paresse intellectuelle.

Marcel Gauchet le rappelait avec justesse : « La survie du christianisme est au prix d'un profond renouvellement théologique et philosophique. Le défi est celui de redonner un statut plausible au discours sur l'au-delà, sur Dieu, sur la foi. Ce sont les catégories du pensable religieux qui sont mises à l'épreuve¹⁹. » À cet égard, nous ne sommes pas démunis. L'Évangile garde aujourd'hui toutes ses chances pour affronter le défi de la raison. Il y a, pour les chrétiennes et les chrétiens, un devoir d'intelligence de la foi à honorer et un impératif de dialogue amical à assumer dans l'esprit que Vatican II appelait de ses vœux :

Mais la vérité doit être cherchée selon la manière propre à la personne humaine et à sa nature sociale, à savoir par une libre recherche, par le moyen de l'enseignement ou de l'éducation, de l'échange et du dialogue grâce auxquels les hommes exposent les uns aux autres la vérité qu'ils ont trouvée ou pensent avoir trouvée, afin de s'aider mutuellement dans la quête de la vérité²⁰.

¹⁹ Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté?*, Paris, Éditions L'Atelier, 2004, p. 230.

²⁰ Concile Vatican II, *Dignitatis humanae, Déclaration sur la liberté religieuse*, n° 3.

